





**Gil Duran**

**Rhewall et le  
"Gamin du brouillard"**

**ROMAN**

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335- 2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tout pays.

©Gil Duran Mai 2018

**©Rhewall et le "Gamin du brouillard"**

Droits réservés pour le cinéma ou téléfilm éventuels, ©Gil Duran

Couverture © Gil Duran

Le poème *Aux Enfants de Demain* ©Gil Duran 2014

© Gil Duran Mai 2018 Manuscrit enregistré le 03 mai 2018 à la S.A.D.C. sous le n° 000296336

ISBN : 978-2-9553456-2-7 : EAN : 9782955345627

AutoEdition. N°éditeur : 978-2-9553456

*Ce roman, écrit seul. Non...*

*Des "personnes de bien et crédibles" m'ont aidé à divers stade, de mon écriture.*

*Un "Grand Merci" à "Eux" !*

(Ordre alphabétique) **Clotilde Autissier Thierry Olive Annette Paumier Barbara Swoden**

Du même auteur

**Gribouillages au grès des vents - 2014**

*Un constat de notre société !*

**Les aventures de Théo - 2017**

*L'enfant qui découvre une forêt extraordinaire et une tribu Amérindienne.*

*Disponible sur le site : [Les-gribouillages-de-gil.com](http://Les-gribouillages-de-gil.com)*

*L'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne jamais laisser entrer dans son cerveau que des idées justes et claires. Quand il ne saurait rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas, et je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendrait à leur place.*

**Jean-Jacques Rousseau.** *Emile.*

*Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable ; voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus à mon goût.*

**Jean-Jacques Rousseau.** *Confessions.*

## **Une préface... *familliale* ?**

*Cette histoire est intemporelle dans les temps, les saisons, les heures, certains lieux, certaines années. Les lectrices et lecteurs pourront imaginer qu'elle se passe dans un coin de leurs souvenirs ! Imaginez que vous auriez pu vivre cet amour avec cet enfant !*

*Imaginer... Non ! Sortons du roman.*

*Aujourd'hui, un "Gavroche" vous attend peut-être quelque part dans la vraie vie ! À la fin de ce roman, si dans la vie bien réelle et pas tellement enivrante, un "Gavroche" revit, ne serait-ce qu'une partie de ce livre, grâce à une famille, il y aura au moins, un même heureux !*

*Roman, dédié aussi, aux familles dont les parcours, parmi les arcanes épineux de l'adoption, dans les rencontres avec des enfants placés semés d'embûches, se retrouveront dans ces pages.*

*Une précision d'écriture :*

*il y a de nombreuses ellipses dans l'écriture, sans que les situations en perdent leurs sens !*

## PRÉAMBULE

L'Irlande parce que Georges m'avait confié, il y a longtemps, que c'était certainement le berceau de mes parents, que je n'ai jamais connus. Mon nom était : Kyllarney, Rhewall Kyllarney. Retrouver une partie de ma toute jeune vie !

J'ai traversé l'Angleterre en voiture assez vite. J'ai pris un ferry à Liverpool, d'où les Beatles étaient originaires, pour Dublin. Pendant quelque temps, j'ai, en vain, essayé de retrouver la trace des Kyllarney. Puis abandonné, de toute façon, c'est un passé qui ne me concerne guère, sinon plus du tout !

Après, arrivé à Cork, je me suis fait embaucher dans une usine de tréfilerie de haubans en acier. Transports des rouleaux de câble, les doigts griffés de travailler les épissures. Chargé et vidé des camions... Deux ans !

Là où l'on apprend le respect à ses dépens, à gagner son pain avec ses mains, le défendre avec ses poings dans les grèves. Les bagarres (j'ai donné, reçu aussi, au niveau des gnons) pour lutter contre les injustices, à galérer avec les copains, les femmes, la découverte d'une réalité peu glorieuse et l'immense courage de milliers d'êtres humains.

Ces années, je les ai vécues comme, comment dire, une expérience qui m'a fait comprendre que me plaindre serait leur faire injure ! Une vie très dure avec ses joies, plus souvent ses peines, ses drames. La misère que l'on pense toujours un peu intemporelle, mais, quand tu la côtoies, te rends fou furieux ! En ces années, appelées modernes, je croyais Victor Hugo et ses "Misérables" d'une autre époque ! Grave erreur de jugement !

Je suis parti de Cork en laissant beaucoup d'amis(es) en sachant parfaitement que je ne les reverrais jamais ! Mon dernier voyage avant mon retour au bercail !

## **Chapitre I**

- *Mon retour au pays*
- *Georges, mon père*
- *Son arrivée en France*
  - *Mon adoption*
- *Je raconte à père un peu de mon périple*

Chez moi ! Enfin !

Debout devant la maison, heureux, un grand calme m'envahit. En cadeau, une belle fin matinale d'automne un peu brumeuse, mais ensoleillée. Une fumée blanche sortait de la cheminée.

Quelques années d'absences, de me retrouver là, me semblait un miracle après ce que j'avais vécu. Mon sac, la clé dans le vase à côté de la porte, je redécouvre mon refuge. Rien n'avait changé et bien entretenu, je savais à qui je devais ce bien-être. Un domaine qui appartenait à Georges aussi.

Manteau et chapeau posé sur le dossier du canapé et détente dans un fauteuil en vieux cuir épais devant l'âtre qui dégageait une bonne odeur de bûches brûlées se répandaient dans la pièce, je regardais autour de moi. Tout était là ! Les cadres, les souvenirs, les meubles patinés par les ans, les tapis... Cette bâtisse, nous l'avions construite avec Georges. Des mois de dur travail, mais un résultat à la hauteur de nos rêves. Bois marins, chênes et pierres entremêlés, une chaude atmosphère respirant la philosophie que nous en espérions.

Une ambiance Amérindienne. De la Louisiane. Une civilisation ou la compréhension de toutes vies sur terre, leurs respects, regarder longuement, écouter en silence, étaient leurs façons d'être. La bibliothèque était chargée de livres sur le sujet.

Tout un savoir-vivre que je n'ai jamais retrouvé dans le quotidien, au cours de mes rencontres ! L'aujourd'hui est plus agressif dans les rapports humains !

Assis depuis un moment, en bonne forme physique et mentale, je me mis debout pour étirer ma carcasse. Georges entra, se dirigea vers moi.

— Bonjour fils.

— Bonjour père.

Nous nous regardons sans rien dire.

— Je suis très heureux de te revoir.

— Moi aussi Rhewall, moi aussi.

Une accolade virile et une poignée de main prolongée. Une grande émotion après toutes ses années !

— Le feu dans la cheminée, tu avais deviné que je reviendrais aujourd'hui.

— Dès l'aube ! Je savais que notre rencontre allait s'effectuer ici ! Mon vieux père devait avoir un descendant sorcier.

— J'ai rempli les frigos et le cellier avant ton arrivée.

— Pas la peine de te demander si tu as parcouru tous les marchés et toutes les caves de la région ?

— Inutile.

— On dîne là, ce soir ?

— D'accord, à quel moment ?

— Comme avant, le soleil est notre pendule.

— J'y vais, mais rassure-moi, tu n'as pas perdu la main pour la cuisine.

— Non, j'ai même appris des recettes lointaines !

— À tout à l'heure.

En le regardant partir, je notais qu'il marchait doucement, le dos un peu voûté. Il devait avoir plus de 90 saisons. Je me souviens du gail-lard qui ne se retournait jamais !

Sinon, rien de changé, après une absence prolongée de ma part !

Je profitais de mon après-midi pour me remettre en tête mon parcours. Je savais que mon père adoptif était de la tribu des Houmas de Louisiane et que ses parents habitaient la France depuis de nombreuses années. Ils avaient monté un atelier Amérindien pour l'apprentissage de sculptures en bois, la peinture, la confection et les principes des arts Houmas. Ce fut un succès !

Il m'avait retiré de la dass il y a des dizaines d'années, j'avais quinze ans. Oui, arraché ! Pour Georges, d'après ses récits, cet épisode a été un combat très âpre ! Pour mon père, cet organisme d'état était déjà complètement hors la vie dès sa création. Depuis sa décision de vouloir m'adopter, cela a été des batailles constantes pour lui. Mais il a toujours aimé les bagarres ! Ho, pas avec ses poings, mais certainement beaucoup plus rude mentalement quand l'adversaire est une broyeuse administrative !

Il faut que je pense à lui demander qu'il me raconte cette époque.

Nous vivions vraiment des jours radieux ! Malheureusement Oniane, est morte ! La dass apprit ce décès très très tard. Après une enquête, ils conclurent, qu'étant à la pension, que j'étais bien dans la maison, mes études se passaient normalement et notre entente semblait harmonieuse, ils ont jugés inutile de me perturber en me ramenant à la dass !

Comme quoi, il ne faut jamais désespérer des imbéciles !

Que je sois d'accord ou pas, il m'avait inscrit dans un collège privé en pension avec cours de rattrapage obligatoires. Années studieuses, mais très enrichissantes, évidemment ! Terminale filiale générale. Plusieurs saisons d'études intensives, avec quelques retards. À mettre sur mon crédit, mon enseignement n'a réellement commencé qu'au moment où Georges m'a pris sous ses ailes.

Des dizaines de printemps avec Georges, d'enseignements, d'initiations, de formations, d'entêtements divers, de ne pas crier stop, ont fait de moi un être avec d'authentiques valeurs humaines. Qualités et défauts compris !

Aux vacances scolaires, père m'inculquait des notions fondamentales sur son peuple, sur une certaine façon de regarder tout ce qui nous entoure, comment comprendre et respecter la nature, les animaux. En ce qui concerne l'humain, il m'a bien fait comprendre que cela sera beaucoup plus complexes ! A me débrouiller seul dans certaines occasions. Bref, tout ce le cercle éducatif ne nous apprend pas

Il m'avait expliqué que je partirais un jour respirer sous d'autres horizons, il tenait à ce que j'ai toutes les chances de mon côté. Celles qui lui avaient manquées à bien des moments !

Armé d'imposantes et très solides connaissances pour avancer dans les mondes que j'allais rencontrer.

Il faut que je pense à la cuisine.

En fouillant les froids, je constatais que père avait toujours un palais des plus fins. Deux grosses truites. Dans le cellier, patates de Ré et Bourgogne blanc. Ça devrait le faire !

Salmonidés et pommes de terre en papillotes. À suivre... Enfin, si je n'ai pas perdu la main !

Georges entre et s'assoit, contrairement à son habitude de bouger constamment !

— Fatigué ?

— Non, pas spécialement, mais la vieillesse !

Avec ses plus de 90 ans, j'avais, comment dire, une crainte. Je ne voulais pas penser automne ou hiver pour Georges !

— On prend un verre sous la véranda. Installe-toi j'arrive.

Je revins en poussant un chariot entre les deux rocking-chairs. C'est vrai, pas de bruit, uniquement les oiseaux ou le raire d'un cerf ou chevreuil. Le soleil commençait à s'endormir. Je me demande si un autre spectacle était aussi beau ? Certainement, mais c'est notre préféré ! Deux vieux bourbons du Kentucky, sec sans glaçons. Au bout d'un moment, je lui demande pourquoi qu'entre nous, c'est père et fils, tantôt prénoms ?

— C'est un mélange bizarre, il dépend du contenu de nos conversations, de la situation, cela se fait sans réfléchir. Cela t'embête ?

— Non, je comprends bien les moments de cette alchimie ! Je mets les couverts.

— Hello "Grand Chef" Houma, truites et patates de Ré en papillote, beurre au sel de Guérande !

— À nos appétits Georges.

Savourer un plat délicat en silence, une gorgée de Bourgogne blanc ensemble, je ne vois pas ce soir, ce que je pourrais avoir de meilleurs.

Le repas finit, je ramenaient le tout à l'intérieur. Quelques minutes plus tard, je reviens avec deux cafés, deux verres et un Calvados millésimé. Dégustés en sages que nous étions

— Dis-moi Rhewall, tu me raconteras tes années d'errance.

— Bien sûr, mais par épisodes, c'est très long. Je pourrais en écrire des pages et des pages.

Peut-être le ferais-je un jour.

— Pourquoi pas fils, tu sais, ton éventuel livre devrait être plus palpitant et instructif que bien des bouquins d'aujourd'hui, plus racoleurs que convenables !

— On va jusqu'au muret ?

Assis sur les pierres, nous contemplons l'espace. Une nuit claire, les étoiles étaient bien visibles.

J'allumais un petit cigare avec plaisir, je ne t'en propose pas.

— Non, toujours pas et à mon âge cela serait une bêtise !

— Mais toi, tu n'as jamais arrêté, tu te pourris les poumons avec ces saloperies.

— Oui, je sais ! Vois-tu, quelques mois en France et je me suis aperçu que les interdits étaient florissants. Je me souviens qu'en mai 68, j'étais en pension, nous étions au courant de ce qui se passait, il y avait un slogan qui, à l'époque, nous avait fait bien rire !

"Il est interdit d'interdire". Maintenant tout est prohibé ! Tu ne dois plus fumer, ne plus boire, ne plus manger gras, ne plus rouler vite, ne plus dire ou écrire ce que l'on pense tout haut, surtout si ce n'est pas politiquement correct, sous peine d'ennuis sérieux avec tous les gens butés, soucieux d'une fausse morale propre à eux-même, qui hantent ce pays ! Sans compter toutes ces associations, plus débiles que réalistes, du «parfaitement correct», sans savoir du reste, faire la différence entre le correct ou l'incorrecte !

— Pourquoi cette colère soudaine ?

— Mais nos façons de vivre d'antan nous ont emmenés jusqu'à aujourd'hui sans problèmes majeurs.

— On le paiera certainement !

— Oui, tu as fait les trois quarts de la pendule de vie et la mienne bien avancée, ce n'est pas mal, non !

— Oui fils, c'est déjà bien !

— Si on allait se coucher.

Je fis une accolade à Georges, je lui demande de revenir quand il lui plaira.

— D'accord, bonne nuit.

Je le regardais partir le dos toujours un peu courbé et sa démarche passivescente. J'étais un peu triste sans savoir pourquoi exactement. Il se retourna un instant en souriant.

- Ha, fils, tu n'as pas perdu la main !
- Merci beaucoup !

Etiré tranquillement sur le canapé devant la cheminée, dont j'ai ral- lumé les restes de bûches, j'ai envie de vous raconter Georges, vous narrer son itinéraire incroyable.

Elle vient de très loin, son histoire ! Il me l'a résumée, un jour, bien avant que je ne parte. Ce passage pour vous faire comprendre le pour- quoi de notre façon de vivre et de comprendre à ce jour. Ce sont les fruits de tous ces vécus antérieurs. Je me met à la place de père pour vous relater ce récit.

Le peuple amérindien des Houmas, d'où nous sommes issus moi et Oniane, natifs de la Louisiane. Ils forment une tribu Amérindienne francophone depuis la disparition de leur langage d'origine à l'époque de la Louisiane française. Mais ils sont toujours présents !

Nous avons été identifiés pour la première fois par l'explorateur Ca- velier de La Salle en 1682 près du Mississippi et de la Rivière Rouge du Sud, nous étions des fermiers sédentarisés. Mais ils ont compris qu'aucune force, à part le "Grand-Esprit", ne nous ferait changer notre mode de vie !

Mes ancêtres vivaient heureux ! Chasse, pêche, culture des semences, nous ne demandions rien de plus, que de demeurer au milieu de notre peuple et notre terre en toute sérénité ! Même avec les tribus voisines, c'était la paix !

Les bonheurs, même simples, sont très souvent brisés par la faute des hommes eux-mêmes ! Les guerres franco-anglaises.

Lors du conflit qui opposa les deux grandes puissances européennes, la France à l'Angleterre, notre peuple prit le parti des Français. Après la Guerre, les Houmas, alliés des Français, subirent, en raison de leur alliance, des représailles anglaises et durent se replier dans le sud de la Louisiane française.

Ce qui explique, que je décide, après bien des aléas, d'embarquer sur un bateau, avec ma femme et la jeune Oniane, orpheline. Ce grand voilier, agrippa ses amarres sur un quai à Nantes. Nous avons connu le nom de ce port plus tard.

On débarque dans cette ville, loin, très loin de nos racines. Désorientés et avec une certaine peur, évidemment ! Nous avons échappé aux hor- reurs des Anglais, mais nous étions dans un pays complètement in- connu ! À part la terre et la poterie, nous n'avions pas d'autres métiers.

Après avoir surmonté bien d<sup>é</sup>s embûches, ma femme et Oniane furent embauchées dans une ferme où l'on cultivait la pomme de terre. Une besogne très dure Pour moi, une grande scierie m'avait engagé comme arpète. Pendant quelques années, endeuillé par le décès de ma femme, je poursuivais mon apprentissage, sans beaucoup de haltes, dans le travail du bois. Pour l'époque, j'avais une paye très convena- ble.

La vie continuait, je m'occupais d'Oniane, qui devenait une belle jeune femme. Ce n'était pas facile tous les jours, mais quand même pas dans la misère !

Finalement, j'économise assez d'argent pour me lancer dans une af- faire qui me tenait à cœur. Un endroit où je vendrais des sculptures Amérindiennes et autres totems que je ciselais, des petits meubles aussi. Un atelier où Oniane apprendrait à ses clientes l'art de réaliser des vêtements de sa tribu. Je me suis marié avec Oniane. Trois années de succès qui nous ont permis d'avoir assez d'argent pour acheter le domaine où je réside actuellement. Puis, nous avons continué notre activité.

— Voila pour Georges et Oniane. Il y a des livres très bien écrits sur l'histoire de notre communauté. C'est à ce moment que j'arrive dans leur vie ! Je vous l'ai raconté cet épisode au début de ce livre.

Je passe les jours suivants à m'occuper de mes affaires, via mon PC portable. Le wi-fi n'est pas à l'aise par chez nous, on fait avec. Je ne suis pas un fanatique de cet appareil, mais aujourd'hui, presque indispensable. Si on l'utilise intelligemment, c'est un bon outil !

Des jours entrecoupés par des promenades à pied, des lectures, ou rêver. Écouter de la musique chez Georges.

Des balades avec mon Land Rover Sport dans la région. Je l'avais acheté au Havre quand j'ai débarqué.

Georges arriva un soir.

— Je m'invite.

— Tu as bien fait et je sais pourquoi !

— J'ai dormi tout l'après-midi, on a toute la nuit.

J'ai un grand rire, comprenant que l'on prendrait le petit-déjeuner ensemble.

— Rhewall vient avec moi dans la cuisine.

Il me demande un saladier géant en bois et les couverts qui vont avec. Il revient du cellier avec un panier d'où dépassait surtout du vert ! Il s'installe à la table de travail et commence sa tambouille.

— Tu veux de l'aide ?

— Surtout pas !

Indiscutable ! Je m'assis, je ne voyais que son dos.

— Georges, on en est où de nos saisons ?

— À un ou deux ans près, pour moi, vers les 91 ou 92 et toi 60. Nous ne sommes pas spécialement attachés aux dates. Nous n'attendons pas de jours précis pour avoir de bonnes intentions ! Tu es parti en quelle année déjà ?

— Attends... je ne sais plus trop finalement, quelques-unes !

— Oui ! Mais tu m'as toujours écrit, par de grands espaces parfois et tes mandats.

— Tu m'as tout donné depuis que tu m'as aimé. Et ce que j'ai reçu m'a ouvert les yeux sur le monde, peut-être les raisons de mon envie des terres et mers lointaines, non ?

— Oui, mais ce besoin tu l'avais au plus profond de toi. Je l'ai cultivé et fait pousser intelligemment.

— Tu savais qu'en agissant ainsi, mes pieds dépasseraient le seuil de la maison pour un temps indéterminé !

— Mais je ne t'ai pas appris la vie pour rester enfermé avec moi ! Je ne regrette absolument rien. Je retrouve un homme, un vrai, comme celui qui partit il y a des années et qui me revient comme un vieux chêne bien poussé ! J'en suis très fier. Je pense que je me suis bien occupé de toi !

— Non ! Tu dois ne doit le penser, mais en être sûr ! Tu a fait de moi, une une personne de bien ! Merci PAPA !

— Voilà, mon mélange est prêt.

— Tu as mis quoi dedans ?

— De tout !

Je souris. Des couverts et verres, on va se nourrir dans la cuisine. On picore à même le saladier, en silence...

— On s'installe dans les fauteuils, j'apporte les cafés.

- Avant tout, tu es rentré au pays vers quelle époque ?
  - Il y a quelques mois.
  - Pourquoi n'es-tu pas revenu de suite ici ?
  - J'ai voyagé en ce pays pour entériner certaines de mes affaires. En Bourgogne, pour mes parts dans un vignoble, dans le sud pour une oliveraie qui m'appartient, en remontant par La Rochelle pour mes appartements en locations, une semaine à Jersey, mettre le tout en ordre et sécurité !
  - Ha, Jersey ! Je comprends la provenance des mandats ! En énon- çant Jersey.
- il eut un grand sourire.
- Bien que vivant comme un ours solitaire, je suis au courant de la marche ce monde aujourd'hui. Jersey, il n'y a pas comme une odeur un peu sulfureuse ? Genre paradis fiscal ?
  - Je laisse dire et faire, mon argent ne vient pas de France et je l'ai durement gagné. Aucune raison d'en redistribuer les bénéfices à des incompetents !
  - Mes tes activités ici ? Elles ne fonctionnent pas à perte, te connais- sant.
  - Non, j'en paye de lourds impôts du reste !
  - On peut penser que tu es à l'aise !
  - À partir de quels chiffres la richesse se compte-t-elle? Mais je te confirme que je suis serein avec ce que je possède.
  - J'en suis très content pour toi. mais au fait, comment a-tu fait pour obtenir ces biens ?
  - Dans les agences de ma banque, des documents de placements. C'est ainsi que j'ai obtenu ces acquisitions. Je demandais au directeur de s'en occuper par l'intermédiaire de leur siège en France, pour toutes questions de gérances. Avec ce que je déposais, ils firent du très bon travail ! Assez parlé finance. Je te relate les débuts de mon périple. On va marcher un peu.

Je commence mon récit.

J'ai embarqué au Havre dans le premier cargo qui voulait bien me prendre comme passager, évidemment, je travaille à bord pour payer le voyage. J'ai su une fois embarqué, qu'il partait pour Valparaiso. Un mois de traversée !

- Dur à bord ?
- Oui, il ne faut pas avoir les pieds et les mains aux repos. Sinon, quelques bagarres entre matafs, finissant autour d'un tonnelet de rhum. Par la suite, je me suis rendu compte que c'était à peu près iden- tique sur tous les autres cargos que j'ai pris plus tard.

De Valparaiso à Frisco, de Conakry à Brisbane en passant par Shan- ghaï, de Jakarta à Macao, de Yokohama à Séoul et autres villes... Je ne vais pas te dessiner un atlas, comme je te l'ai dit, tu sauras avec le temps. 17

- Je comprends, bien sûr. Mais ton récit pour l'instant est plus géo- graphique qu'intellectuel.

— Oui, j'ai commencé par le plus facile.

Nous allons nous installer sur la terrasse avec nos cafés

- J'ai hanté tous les tripots, bordels, quartiers mal famés de tous les ports et capitales de cette planète où je débarquais. Fréquentés des marchands d'armes, des trafiquants de tout ce qui pouvait se vendre ou s'acheter ! Sauf la drogue et les gosses ! Inutile de te spécifier que je n'étais pas obligé d'aller dans ces merdiers.

Mais la manière dont j'avais prévu mes voyages, cargos et camions me dirigeait vers ces endroits délicieux ! Vrai, l'argent que j'ai gagné n'a pas spécialement une odeur de sainteté, mais pris à des gens sans aucun scrupule ! Mais, aussi en des endroits riches de tout ! Toutes ces rencontres, denses en tout, quelqu'elles soient !

- J'ai compris que tu avais acquis amplement de quoi vivre. Pas tou- jours honnêtement à ce que j'ai entendu !

— Père, tu es trop malin pour ne pas savoir que dans ces paradis véreux, la frontière entre le convenable et le faisandé est très ténue ! Mais je suis sûr que les voyous que j'ai lessivés ne porteront jamais plainte contre moi ! Mais vient on rentre.

Ils s'installèrent tranquilles dans les fauteuils.

— Je prends un Perrier, je t'en ramène un.

Je reviens avec des grands verres, glaçons et citrons.

— Comment ça se passait avec l'argent .

— Incroyable père, je vais t'éclairer. Cela a commencé à Valparaiso. En cherchant du boulot, une boîte embauche un chauffeur camion pour rouler jusqu'à Panama, près de 4800 kilomètres par la Panaméricaine. Des objets précieux de l'ambassade à ramener dans leur pays. Légal ou pas (je ne me suis pas posé la question). 300.000 dollars, j'ai pris. J'avais réalisé immédiatement que ces opportunités, si elles s'offraient ailleurs, avec un peu d'habileté, de courage et de sang-froid, les finances pourraient s'avérer rentables !

— Mais, tu étais payé de quelle manière ?

— Dans ces jobs plus ou moins baroques, plutôt plus d'ailleurs, le liquide est de rigueur ! Avec le risque, évidemment, de ce faire dépouiller au coin de la première ruelle mal famée !

— Tu le mettais où alors ?

— Au Panama par exemple, avec ce premier cash, j'ai ouvert mon premier compte dans une banque suisse qui avait des agences un peu partout dans le monde.

Georges rigola !

— Tu n'as pas fait d'études pour rien !

— Donc, dans tous mes parcours, je déposais en banque ce que je gagnais. A chaque nouvelle agence, je transférais à celle-ci les fonds de la précédente. Et ainsi de suite jusqu'à Jersey !

— Mais c'était légal toutes ces trames financières ?

— Je n'en sais trop rien. Tant que mon système fonctionnait, je laissais couler. De toute façon, j'ai un compte en France aussi.

— Pour résumer, tu n'es pas à court de d'argent !

— Nous ne sommes pas dans l'indigence. Mais, marre des billets de banque ! Élevons le débat.

— Oui dans quel sens ?

— Toi par exemple, toutes ces années, Tu t'es occupé du domaine, mais en dehors de cette lourde tâche ? Toujours pas en couple, même par épisodes ?

Il me regarde et sourit.

— Je crois que nous avons des temps devant nous pour parler de ma vieille carcasse, non ?

— Comme tu le sens. Au fait, pas de téléphone ?

— Tant que je pourrais me déplacer, inutile ! Encore moins depuis ton retour !

— L'aurore arrive, vas au muret, je te rejoins.

Je reviens avec un plateau supportant café, lait et croissants.

Avec ses couleurs d'ors et oranges, la nature offrait avec le soleil naissant un spectacle éblouissant !

— Je ne m'en lasse jamais dit Georges.

— Je comprends !

Silencieux, Profitez du tableau avec des yeux, neufs, à chaque fois ! Une bonne heure après, on se quitte.

— Une bien jolie nuit Père !

— Oui fils, belle et instructive ! Je rentre, tu viens quand tu veux ! Ton occupation, là de suite ?

— Faire des rangements et lire, je m'endormirais peut-être. À bien-tôt.